

# Jack Kerouac & Romain Gary

## Notre Bibliothèque Verte n° 55 et 56

On aurait difficilement pu trouver deux auteurs mieux assortis pour ces diptyques de *Notre Bibliothèque Verte* que Jack Kerouac et Romain Gary. Deux hommes d'un même temps - Gary (1914-1980) naissant avant et mourant après Kerouac (1922-1969). Deux fils à leurs mamans, irrémédiablement liés à leurs mères ; deux fils de leurs mères, spirituellement et physiquement, Kerouac ne pouvant se résoudre à vivre ailleurs que chez *Mémère* ; Gary, incurable orphelin à 30 ans, ne vivant que pour accomplir les rêves mis en lui par sa mère. Les fils et les mères nous comprendront (les fils aînés surtout, les vrais fils).

Ces deux fils sont par ailleurs deux ingénus, d'une ingénuité à fondre en larmes, et à rire aux éclats parfois. Deux inadaptés mystiques et picaresques se fourrant dans des milieux et des aventures incongrus, d'une sensibilité jumelle et superlative qui en aurait fait de bien meilleurs compagnons de route que ceux qu'ils côtoyèrent - mais ils se succédèrent à Big Sur sans s'y croiser. Solitaires au fond, pudiques, secrets, odieux, égoïstes (des fils à leurs mamans), souvent hâbleurs (« mythomanes »), d'une noblesse, d'une délicatesse et d'une générosité incompréhensibles, insoupçonnables au commun de leurs congénères. Ce n'est pas facile d'être Kerouac ou Gary. On en bave. On paye cher.

Nos deux amis des bêtes, des chats, des éléphants, et même des hommes (libres dans une nature libre), ont bien des tares en commun. On a gardé la pire pour la fin : *ils sont français et ils n'ont même pas honte !* Gary, ce juif de Lituanie, né Kacew, dans l'empire tsariste, est français par sa mère, par l'amour de sa mère pour le pays de la liberté, pour sa langue, ses livres, son histoire. Étonnez-vous que le chevalier Gary rejoigne Saint-Exupéry, dans l'aviation de la France libre.

Si Gary parle français dès l'âge de 14 ans (cours particuliers, installation à Nice), Jean-Louis Le Bris de Kerouac, dit Ti-Jean, dit Jack, ne parle que français jusqu'au même âge. Le français de Lowell, Massachusetts - sa langue maternelle broyée depuis 200 ans dans les gosiers du Québec et celui de *Mémère* la Catholique. Un « patois canuck infantile » qu'il écrit toujours à l'oreille en 1951 : « J'ai pas aimé ma vie. C'est pas la faute à personne, c'ainque moi. Je voué ainque la tristesse tout partout. Bien des foi quand y'a bien du monde qui ri moi j'wé pas rien droll » (*La Nuit Est Ma Femme*). « Sé dur pour mué parle l'Angla parse je toujours parle le Francas Canadien chenou dans ti-Canada » (*La vie est d'hommage*).

Il fait d'ailleurs, quatre ans avant sa mort, une virée éthylique à Paris et en Bretagne, sur les traces de ses aïeux, errance pathétique bâclée dans le pathétique *Satori à Paris*. Il est très dur de considérer que Kerouac ne s'est pas suicidé, comme Gary, mais à coups de bouteilles plutôt que de pistolet.

Vous voulez savoir ce qu'était « l'exception française » ? Voyez Gary, voyez Kerouac et quelques autres.

**Pièces et main d'œuvre**

11 mai 2023

# Jack Kerouac

(1922-1969)

La vie de Kerouac commence où elle finira, à Lowell, Massachusetts. Son histoire, elle, remonte à quelques siècles, du côté de la Cornouaille (*kernow*) et du rivage breton. Urbain Le Bihan, sieur de Kerouach, nommé successivement Alexandre de Kerouach ou Maurice-Louis Le Bris de Kerouach, naît en 1706 à Huelgoat, à une trentaine de kilomètres de Morlaix, dans une famille de notables jésuites, par ailleurs versés dans le notariat. Inquiété suite à une dénonciation calomnieuse, il lui est conseillé, pour ne pas ternir la réputation de l'office, de prendre le large pour la Nouvelle-France, c'est-à-dire l'actuel Canada. Missionnaire parmi les tribus amérindiennes, il prend femme chez les autochtones et s'installe au Québec, sous le nom de sieur Maurice-Louis Le Bris de Kerouac. Un siècle plus tard, dans le comté de Rivière-du-Loup, au Québec, un artisan charpentier du nom de Jean-Baptiste Kerouac donne naissance en 1889 à un fils, Leo Alcide Kerouac, lequel aura la possibilité d'entamer des études secondaires et de devenir imprimeur.

La famille a déménagé à Nashua, une ville du New Hampshire, « aux États ». À une vingtaine de kilomètres au sud se trouve Lowell, où Leo, athlète trapu, jovial et entreprenant, reprend le journal local en s'occupant de multiples tâches, de linotypiste à rédacteur, en passant par le reportage et la traduction. À Nashua, il rencontre Gabrielle Levesque (un nom de souche normande), employée dans une fabrique de chaussures, avec qui il se marie en 1915. Les Kerouac, ou « Kirouac », ou « Kéroack » s'installent à Lowell, au sein d'une communauté de Canadiens francophones, les Canucks, immigrants catholiques au sein d'un peuple protestant. Les paroisses seront leurs ghettos, et l'Église catholique leur rempart afin de préserver leur langue et leurs traditions francophones. Si Leo ne va pas à la messe, Gabrielle, quant à elle, manifeste une foi volontiers bigote. À la maison, on parle français, plus précisément une langue vernaculaire franco-canadienne, le joul, dans laquelle les enfants sont également éduqués.

Le 12 mars 1922 naît donc à Lowell, Jean-Louis Kerouac, dit « Ti-Jean ». Un frère et une sœur l'ont précédé : Carolyn, dite « Ti-Nin », en 1919, et Gérard, en 1916. La vie à peine commencée se brise pour toujours avec l'évènement qui en déterminera le reste. Le benjamin « Ti-Jean » est un enfant choyé, dans l'ombre de son grand frère Gérard. Visage d'ange blond (là où Jean-Louis a les cheveux noirs), ce dernier soulève d'enthousiasme le voisinage : il dessine avec grâce - sans doute à l'imitation des cartes publicitaires imprimées par son père, prend sous son aile son petit frère qu'il promène dans le quartier, nourrit un lapin dans l'arrière-cour de la maison, dégage les souris des pièges où elles sont coincées et attire les oiseaux en leur jetant des miettes, tel François d'Assise prêchant à la gent ailée. Car Gérard est un saint, un martyr aux yeux de Gabrielle et de son jeune frère ; il souffre d'une arthrite rhumatismale qui le promet à une mort imminente.

Les parents Kerouac supportent avec abnégation le calvaire de leur fils, très souvent alité et restreint dans ses mouvements, tandis que ce dernier montre une patience, une douceur et une sérénité hors du commun. Ti-Jean vit ainsi ses quatre premières années, avant même de pouvoir parler, dans le miroir de son frère aîné, modèle de bonté et de charité. Gérard lui enseigne un idéal humain et religieux qui deviendra sa croix. L'idée de la sainteté emplit déjà son esprit, pour l'exalter et l'accabler tout à la fois. Alors que son aîné vient de rendre son dernier souffle, à neuf ans, en 1926, Ti-Jean se rue vers son père pour lui annoncer, avec joie, la mort de Gérard. La réaction de Leo ancre pour toujours chez son fils le sentiment de culpabilité.

On ne peut certes tout expliquer, de Kerouac, par la mort de son frère, illustrant la fugacité d'une existence vouée au bien. Mais la *Vision de Gérard*, tel le livre poignant qui brode sur la sainteté du frère disparu, aide à saisir le tragique de sa vie, l'entrelacs de ses relations amicales et amoureuses

et la nature de ses aspirations d'écrivain. L'ange blond a disparu ; certes, il reste Carolyn, mais le tout jeune Jean-Louis devient, par substitution, le centre de la famille.

Il passe une belle enfance, hérite d'un solide bagage culturel à l'école catholique puis au lycée de Lowell, où sa prof de lettres remarque ses rédactions. Son for intérieur, pourtant, quand vient la nuit, est rongé de cauchemars, obsédé de crucifixion, terrorisé, en somme, à l'idée de ne pouvoir accéder aux sommets de vertu auxquels Gérard s'était élevé. De là un sentiment d'infériorité et une timidité qui ne le quitteront jamais, tout en faisant de l'enfance un paradis perdu.

Si Gérard était svelte et frêle, Jean-Louis, bientôt « Jack », a hérité du corps de son père : il devient un adolescent de taille moyenne, râblé, fort en jambes, rapide et débordant d'énergie. Il ravage les terrains de football. Son père le verrait volontiers en grand sportif, un rêve de gloire qui ne déplaît pas à Jack. Avec les amis de Lowell, il défie les équipes des lycées environnants, perce les lignes adverses, culbute, plaque, botte les transformations. Il fonce dans le sport et la littérature, hésitant dans ses amours, entre une amie de Lowell et une autre qui lui ferait découvrir le vaste monde. Les coups durs n'épargnent pas la famille Kerouac : une crue du fleuve Merrimack détruit l'imprimerie de Leo en 1936. Devenu ouvrier chez d'autres imprimeurs, le père boit trop, joue aux courses et dilapide ses maigres revenus. Le foyer repose sur Gabrielle qui, contre vents et marées, poursuit son travail dans la fabrication de souliers. Carolyn se marie. Vers 16/17 ans, Jack reste souvent seul chez lui, en proie à l'ennui et aux idées noires. Un diagramme retrouvé dans ses papiers, divisé en parts de gâteaux correspondant à son évolution psychologique entre 1936 et 1945, indique à quel point il dépend de ce qu'il nomme le « foyer de l'esprit », tour à tour ferme, puis dérangé, rétabli et encore déraciné, à mesure qu'il combat ses appréhensions du grand monde pour s'affirmer, intellectuellement comme sexuellement<sup>1</sup>. Il faut quitter Lowell.

Repéré par les entraîneurs des équipes universitaires de Boston et de New York, Jack cède aux sirènes de New York, contre l'avis de son père mais plutôt poussé par sa mère. Il intègre pour un an l'institution Horace-Mann, un établissement préparatoire à l'entrée à l'université Columbia. Logé chez une tante, il quitte à 6 heures du matin sa chambre bien rangée, avec son rayonnage de livres et ses vêtements pliés, prend son casse-croûte au beurre de cacahuète, et fait plus d'une heure de métro pour se rendre à l'école. À Horace-Mann, le jeune Canuck côtoie nombre d'étudiants issus de riches familles juives (de quoi nourrir les préjugés antisémites de son père) qui, eux, se délectent le midi de sandwiches au poulet. Jack se distingue parmi ces bien-nés appelés à devenir de futurs dirigeants : il se taille quelques éloges au football dans la presse sportive, obtient plutôt des A et des B dans toutes les disciplines, à l'exception de sa bête noire, la chimie. Bientôt, au lieu de faire ses devoirs debout dans le métro bondé, il descend à Times Square et s'imprègne, dans ces moments d'école buissonnière, des gueules des « milliers de camés, de criminels, de putains, de travailleurs, *et alii* » qui défilent devant lui. Puis il va dans les cinémas admirer d'autres gueules des années 1930, Jean Gabin, Louis Jouvet ou Errol Flynn (tout ceci est conté dans l'autofiction de ses jeunes années, *Vanité de Dulooz*, son dernier texte publié). Cela ne gêne pas sa réussite scolaire et à l'été 1940, revenu à Lowell, il se prépare à intégrer la prestigieuse université Columbia.

C'est alors que vient le trouver un ancien camarade du lycée de Lowell, Sebastian « Sammy » Sampas, issu d'une famille d'émigrés grecs. Étudiant à Boston, féru d'humanités, adepte du socialisme, Sammy anime un cercle littéraire et philosophique auquel il veut rallier Kerouac. Ses amis de Lowell, les Beaulieu, les Apostolos (des noms aussi sonores que ceux de ses romans) sont d'excellents compagnons de billard, de drague ou de beuverie, mais pour de vraies conversations, Sampas est d'un autre niveau. Il introduit notamment Kerouac à l'écrivain Thomas Wolfe (1900-1938), auteur de romans-fleuve cherchant à embrasser l'essence de la vie américaine, pour la vivre et l'exprimer comme un poème. Souvenons-nous que le franco-canadien Kerouac n'a commencé l'apprentissage de l'anglais qu'à partir de six ans, ne le maîtrisant véritablement qu'au terme du lycée. D'où sa volonté de le parler et de l'écrire impeccablement, d'après les meilleurs maîtres. En

---

<sup>1</sup> Cf. Isaac Gewirtz, *Beatific Soul : Jack Kerouac on the Road*, The New York Public Library, 2007

lui révélant Thomas Wolfe, Sammy Sampas a joué ce rôle d'initiateur, en une première occurrence d'un rapport fraternel qui se rejouera plusieurs fois dans la vie de Jack. L'été suivant, à la suite d'une première année réussie à Columbia, ils liront ensemble Joyce (*Ulysse*), Dos Passos et Dostoïevski.

Les choses ont changé en 1941. En dépit des efforts de Jack, l'entraîneur de l'équipe universitaire de Columbia ne le titularise pas. Le joueur finit par se fracturer le tibia. Malgré sa persévérance et sa reprise des entraînements, la carrière du demi-arrière semble compromise. Il oscille désormais entre Lowell, où l'attendent ses amis loyaux aux perspectives modestes - de l'amusement, puis une femme, une maison, un bon petit emploi régulier et des enfants ; et ses amis lettrés de la nuit new-yorkaise, avec ses alcools forts, ses drogues, sa sexualité interlope auprès des prostituées – et - par-dessus tout - la révélation du jazz bop, dans les caves de Harlem, quand vient l'heure des sessions d'improvisation, après le concert officiel. En une poignée d'années, Kerouac écoute, interroge et côtoie Count Basie, Lester Young, Dizzie Gillespie, Thelonious Monk, Charlie Christian et le plus grand de tous à ses yeux, Charlie Parker. Sans la transe jazz, sans la quête du « it », pas de prose « spontanée », pas de mouvement « beat » (mais on y vient).

Pearl Harbor. Les États-Unis entrent en guerre le 7 décembre 1941. Kerouac, laissé à la porte de l'équipe de football suite à sa blessure, perd sa bourse d'étude et démissionne de Columbia, à la fureur de son père. Brièvement journaliste sportif dans un quotidien de Lowell, il continue de fréquenter Sampas et enrichit son bagage littéraire, poétique et philosophique. Alors que le chaos fait rage en Europe, Kerouac commence à se perdre dans l'alcool, avec ses amis de Lowell ou dans des équipées avec Sampas d'un bout à l'autre du Massachusetts. En 1942, il s'engage dans la marine marchande en tant que marmiton du *S.S. Dorchester*, pour une traversée qui le mène jusqu'en Australie via le Groënland, plusieurs fois rapportée dans ses écrits comme une première expérience de la compassion nécessaire face aux souffrances du monde.

Entretemps, l'apprenti écrivain a rencontré, par l'intermédiaire de Henri Cru, un ancien d'Horace-Mann, une jeune étudiante en art nommée Edie Parker, dont il s'éprend sans grande réciprocité. Jack voguant en tous sens, la relation reste en suspens. Journaliste, marin, Kerouac se raccroche un bref moment à sa carrière sportive. Une nouvelle fois, l'entraîneur de football de Columbia lui fait miroiter une réintégration dans l'équipe de départ pour affronter à terme l'équipe de l'armée de terre. Jack se réinscrit à l'université, s'entraîne d'arrache-pied, étudie Shakespeare de longues heures à la bibliothèque, fait la plonge pour payer ses repas, mais rien n'y fait : il reste de nouveau sur la touche. Pour de bon cette fois. Appelé pour une formation de sous-officier dans la *Navy*, il échoue dans un camp de matelots à Newport où il se montre réfractaire à toute discipline, ce qui lui vaut d'être soumis à des tests psychiatriques et envoyé dans un hôpital où on lui diagnostique, outre son Q.I très élevé, plusieurs pathologies schizoïdes. Son internement en compagnie de véritables malades laissera une trace dans son œuvre, notamment avec le personnage du Gros Slim dans *Sur la route*. Exempté en 1943, il revoit Edie Parker puis reprend la mer à bord d'un nouveau *Liberty ship*, le *S.S. George Weems*, qui transporte du matériel militaire pour les bases américaines et le conduit cette fois à Liverpool, où il débarque pour tracer jusqu'à Londres, dans une première approche de la terre de ses ancêtres. Il travaille dès lors à un roman intitulé *The Sea is my Brother*.

Il s'installe à son retour chez Edie Parker, qui partage un appartement, dans la 118<sup>e</sup> rue, avec une amie nommée Joan Vollmer-Adams. Érudite et sensible, Edie est appréciée de « Ma », ou « Mémère », la mère de Jack. Un assentiment nécessaire et déterminant pour comprendre la vie amoureuse de l'écrivain. Ce dernier ne cesse de taper sur sa machine à écrire, à une vitesse folle. Il se repaît de musique classique, hante les clubs de jazz et les cinémas avec sa compagne. Dans la partie du diagramme personnel consacrée à l'année 1943, il est pourtant écrit : « Anxiété et rage. Lassitude du moi. Concupiscence et hystérie guerrière. »

Un cercle d'amis tourne autour de l'appartement d'Edie Parker. Le premier est Lucien Carr (1925-2005), croisé aux Beaux-arts, fils de bonne famille, cultivé, charmant et tout ce qu'il y a de plus *witty*. À Columbia, il émoustille les étudiants homosexuels. Un professeur de littérature, David Kammerer, de quinze ans son aîné, le poursuit de ses assiduités depuis la puberté, changeant au besoin de métier pour le suivre. Carr se tournera vers l'édition, mais en attendant sa culture littéraire et son expression poétique en imposent à Kerouac, qui s'initie grâce à lui à une nouvelle « vision » (une « illumination », pourrait-on dire), incarnée par Nietzsche et Rimbaud (voir le poème « L'Aube » dans les *Illuminations*).

Carr compte Allen Ginsberg dans ses relations, un étudiant de première année à Columbia, d'une famille juive du New Jersey, de quatre ans le cadet de Kerouac. Dès sa rencontre avec le marin écrivain, au printemps 1944, Ginsberg en tombe amoureux. Indépendamment de ses affres intérieures, Jack a une étonnante prestance physique, cependant que Ginsberg, dix-huit ans, paraît chétif, emprunté, mal dans son homosexualité et possédé par des ambitions de gloire littéraire. On écrirait bien toute une notice, quelque chose comme « notre panthéon poétique », sur le compagnonnage amical, amoureux et sexuel de ces deux-là : le poète new yorkais « juif, pédé et communiste », comme Ginsberg aime à se présenter et le fils de l'ouvrier linotypiste Leo Kerouac, méfiant - au bas mot - à l'égard de la corruption juive ; le voyageur cosmopolite anti-*establishment* faisant néanmoins carrière et le citoyen de Lowell se détruisant avec assiduité, et se débattant contre les suiveurs ; l'introducteur du thème « Beat » sur la scène littéraire, avec la lecture du poème *Howl* à la « Six Gallery » de San Francisco en octobre 1955, et l'ivrogne bruyant, présent à cette soirée, faisant tourner les bouteilles et cherchant déjà à se débarrasser de l'étiquette. Suffise de souligner l'amitié indéfectible, bien que cahoteuse, entre les deux hommes, cimentée de références communes : Dante, Blake ou Jean Genet.

Toujours par l'intermédiaire de Carr, un troisième personnage arrive à New York à l'été 1944, curieux de voir cet étrange footballeur écrivain dont on lui tant a parlé. William Seward Burroughs, descendant d'une famille ayant fait fortune dans la fabrication de machines à calculer (avant de sombrer lors de la Grande Dépression), est l'aîné de tous ces jeunes poètes. Né en 1914, il a étudié l'anthropologie et la littérature à Harvard, ainsi que la médecine à Vienne. Il vient de Chicago, où il travaillait en tant qu'exterminateur de nuisibles. Dandy émacié, manières aristocratiques, regard cristallin, voix métallique, il exerce très vite son emprise sur Kerouac et Ginsberg. Jack le compare dans ses journaux à un prêtre détenteur de vérités ésotériques, un initiateur capable d'atteindre aux profondeurs du réel. Il est pendant un temps fasciné par ce mentor qui lui enseigne les thèses de l'historien Oswald Spengler dans *Le déclin de l'Occident*. Homosexuel, Burroughs noue néanmoins une relation avec Joan Vollmer-Adams, la colocataire d'Edie Parker, déjà mariée et mère d'une petite fille. Qu'advient-il, dès lors, du jeune espoir canuck, promis à une carrière exemplaire ? Il est passé de l'autre côté, arraché par la grande ville à son destin familial. Leo Kerouac et Maman, pourtant, ne se font pas faute d'avertir leur fils : Burroughs et Ginsberg le détruiront. Sammy Sampas, c'était autre chose, un gars de Lowell. Mais en cette même année, Kerouac apprend la mort de son premier guide lors de l'opération *Shingle*, pendant la campagne d'Italie. Il en est désespéré : un double de Gérard qui disparaît à nouveau. Un ami idéaliste emporté par la guerre quand Jack bamboche à l'abri d'un appartement new yorkais. Lorsque la mort frappe au point que la vie finit par ne plus avoir d'importance (« la vie est drôle », *Vanité de Duluo*), où trouver de quoi survivre ? L'enfant de Lowell se laisse alors porter par l'effervescence « Beat » qu'il croit génératrice de formes artistiques. Au désespoir de sa sœur, qui l'adjure de revenir à la raison - au conformisme :

Je ne reconnais plus mon gentil petit frère ; c'était un garçon bien, un homme respectable en route vers un brillant futur. Le genre de vie que tu mènes convient à d'autres, Jack, pas à nous (...) Retourne à la maison, mon chéri, essaie de rendre aussi plaisantes que possible les dernières années de nos parents. Tu peux encore avoir tes escapades sans leur faire de peine...

Ce « genre de vie » réserve de sordides surprises. Toujours en cette année 44, l'ex-professeur de littérature Kammerer retrouve Lucien Carr. Ils se promènent ensemble en ville, vont dans un parc, Kammerer fait à Carr des avances que ce dernier rejette, Kammerer insiste, furieux. Carr répond à la tentative de viol à coups de couteau et tue son agresseur. Puis il ligote le corps, le leste et le plonge dans l'Hudson. Au petit matin, il réveille Kerouac et Edie Parker en leur révélant son crime. Jack l'aide à se débarrasser de l'arme et des lunettes de Kammerer. Témoin direct, Jack est arrêté. Son père, humilié, refuse de payer la somme du cautionnement. Jack s'en remet alors à Edie, bénéficiaire d'un legs imminent, mais à la condition expresse d'être mariée. C'est donc en prison qu'il célèbre son mariage, afin d'obtenir sa liberté sous caution. Il passe quelques temps dans la famille de sa femme, des bourgeois cossus de Grosse Pointe, dans le Michigan, où il fait l'expérience de la différence de classe. Une fois remboursé l'argent de sa caution, il file de nouveau à New York, dans un nouvel appartement, sur la 115<sup>e</sup> rue, avec Edie et sa colocataire Joan Vollmer-Adams.

Gérald Nicosia, professeur de littérature américain et biographe de Kerouac, résume d'un mot la vie dans la 115<sup>e</sup> rue : « un vrai bordel ». Marijuana, morphine et benzédrine tournent à fond. Une « poule à gangster » apprend à la bohème new yorkaise à partir en *trip* en consommant les languettes de benzédrine contenues dans des inhalateurs en vente en pharmacie. Opiomane, Burroughs continue de faire l'éducation littéraire du groupe - lectures de Céline, Kafka, Nietzsche, Lautréamont, Blake - tandis que Ginsberg devient le principal confident littéraire de Kerouac, qui lui accorde parfois quelques faveurs sexuelles.

Les filles passent, on se les échange ; hétérosexualité, homosexualité, bisexualité : *isn't it so queer ?* (*queer*, comme le titre du deuxième roman de Burroughs, resté longtemps inédit). Burroughs demeure entre tous le plus intimidant. Il s'est fait une spécialité de rôder en observateur participant dans la pègre new yorkaise. Il ramène des bas-fonds où il se meut un certain Herbert Huncke, trafiquant de drogue, toxicomane, maquereau. Des marges de la société, Huncke donne le premier un sens au mot *beat* : écrasé, foutu, fatigué. On en déduit une impression d'abattement, d'inadaptation aux normes de la société. Kerouac réfléchit de son côté à ce terme dès la fin des années 1940, avec lequel rivalise dans son imaginaire le mot *hip*, comme dans *hipster*, voyou volontiers violent qui refuse d'endosser le monde de ses parents et exalte, dans un même mouvement, la révolution sexuelle (Kerouac lit notamment *La fonction de l'orgasme* de Wilhelm Reich) et la libération spirituelle. Néanmoins, le jeune écrivain voit plus loin : les « Beats » ne sont pas dans son esprit une variante des blousons noirs. Ils doivent porter une « vision » (comme Rimbaud dans sa lettre du « voyant »), se distinguer par leur sérieux, leur curiosité et leur humour, enfin s'engager dans la vie comme dans une quête spirituelle. Alors, dans son sens kerouacien, *beat* se rattache à « béatifique », *beato* en italien : la recherche de la paix suprême par l'amour de tout ce qui vit, la sincérité dans les rapports avec autrui, la persévérance et le bon cœur à l'image de Saint François d'Assise, de Gérard Kerouac...ou encore de Charlie Parker.

Maître du *beat* de jazz, aussi bien que du *it*, l'état de transe auquel atteint le soliste dans l'élan de l'improvisation, le musicien est élevé par Kerouac au rang de sauveur religieux, sorte de moyen terme entre Bouddha et le Dieu personnel chrétien (« Vers le haut, le bas, l'est, ou l'ouest —/ — Charley Parker, levez le fléau, / de moi, et de tout le monde », *Mexico City Blues*, fin du 241<sup>e</sup> chorus).

*Beat*, pour les jeunes gens qui fréquentent l'appartement de la 115<sup>e</sup> rue, c'est le mot de passe, la réponse à la question « comment vivre ? » à l'ère de la technique déchaînée :

« Tous, à l'appartement, comme bien d'autres jeunes gens, se considéraient comme des inadaptés. C'étaient des enfants de la Dépression, nourris d'un idéalisme qui était mort en même temps que la décence la plus élémentaire dans les fours crématoires d'Auschwitz comme dans les décombres bombardés de Londres, de Dresde, de Cologne et, par-dessous tout, de Hiroshima et de Nagasaki. Tandis que le pays épuisé, abruti et indifférent se laissait aller à la guerre froide des années cinquante, ces jeunes gens avançaient à

tâtons dans un monde où ils ne savaient tout simplement pas comment vivre » (Nicosia, *Memory Babe*, p. 201).

De Dean Moriarty (nom emprunté au meilleur ennemi de Sherlock Holmes, érigé au rang de « doyen » de faculté - le *dean*), Kerouac écrit dans *Sur la route* : « il était BATTU, ce qui est source de Béatitude, FOUTU, ce qui était source de Félicité ». Dean Moriarty ou plutôt Neal Cassady, sans qui le tableau de la « Beat Generation » resterait incomplet. Venu de Denver, Colorado, Cassidy rejoint New York à l'initiative conjuguée de Hal Chase et Justin Brierly. Le premier, nouveau venu à Columbia, s'y révèle aussi brillant que studieux. Le second, avocat et éducateur à Denver, couve Cassidy, jeune délinquant qu'il cherche à envoyer à l'université. Fils de clochard, traîné toute son enfance de bouges en maisons de correction, spécialiste du vol de voiture, accro à la drogue et au sexe, physique musculeux de tombeur, Cassidy a également passé beaucoup de temps à la bibliothèque, dans la lecture sauvage de Nietzsche, Shakespeare ou Dostoïevski. Il se rattache au type connu depuis François Villon du voyou lettré - également incarné dans l'entourage « beat », par le délinquant Gregory Corso, devenu poète en prison, au contact des livres. Une alchimie opère entre Kerouac et Cassidy. L'écrivain timide, observateur et hypermnésique, toujours à griffonner sur de petits carnets, trouve chez le voyou hâbleur, expansif et extraverti, une forme nouvelle qui va libérer son écriture. Puis Cassidy incarne l'Ouest pour Kerouac, cette Amérique qu'il ne connaît pas, la terre des pionniers, la substance poétique de Thomas Wolfe. Cassidy c'est l'invitation au voyage, l'homme de la route.

Leo Alcide Kerouac meurt en 1946 d'un cancer de la rate. Nouvelle irruption de la mort dans l'existence de Jack, lui-même hospitalisé pour une thrombophlébite. Il a partagé les dernières souffrances de son père, dans la demeure du Queens où ses parents ont déménagé. Rongé du pessimisme le plus noir, Leo confesse que tous les efforts d'une vie sombrent en définitive dans le néant. Mourant dans les bras de son fils, Leo lui fait promettre de veiller sur sa petite mère et ressasse ses mises en garde communautaristes : « méfie-toi des nègres et des juifs ».

Alors qu'une part de sa vie disparaît, Jack travaille à une fresque romanesque, une légende américaine sur le modèle de Proust ou de Balzac, qu'il écrit dans le style de son maître Wolfe. Ce sera *The Town and the City*, laborieusement rédigé pendant trois années (connu en français sous le titre *Avant la route*). Il est temps d'aller courir cette Amérique rêvée. Aspiré par l'incessant et vélocé Cassidy, il circule entre Chicago et Denver, en 1947, puis entre New York et San Francisco à l'hiver 1949, San Francisco et New York à l'automne 1949, enfin entre Denver et Mexico à l'été 1950, pour le premier de sept périple au Mexique. Il retrouve ainsi le fil des trimards et *hobos*, ces vagabonds clandestins à bord des trains, louant leurs services de-ci de-là, travaillant comme garde-freins dans les trains de marchandises, partageant la vie des humbles, lesquels, bavards, lui dégoisent sans cesse de la matière pour ses carnets de notes. L'écriture se confond alors, pour Kerouac, avec la vie, au point qu'on peut se demander s'il ne vit pas les événements uniquement pour les consigner par la suite dans un récit - au risque de se détacher de la vie elle-même.

Les membres de sa bande new yorkaise ricochent aussi de New York à la Californie en passant par le Colorado, à l'exception de Burroughs qui, inquiété par la police pour trafic de stupéfiants, s'est exilé au Mexique. Il y a acquis un ranch avec Joan Vollmer-Adams et sa fille, où il cultive un champ de marijuana, en attendant de se lancer sur les traces du yagé, ou ayahuasca, une plante à l'origine d'une préparation hallucinogène. Sous différents noms, les artistes « beat » réapparaissent sans cesse dans les romans de Kerouac : Ginsberg sera, entre autres, Irwin Garden, Carlo Marx, Adam Moorad, Alvah Goldbook ; Burroughs apparaîtra sous le nom d'Old Bull Lee, de Bull Hubbard, de Frank Carmody ; Cassidy sera Cody Pomeray et Dean Moriarty ; Kerouac, lui-même, en métamorphose, sera Sal(e) Paradise, Leo Percepied, Jack Duluoze ou encore Ray Smith, etc., etc.

Mais l'écrivain doit se libérer d'abord de ses modèles américains. Alors qu'il s'enlise dans les ampoules de *The Town and the City*, il reçoit une lettre de Neal Cassidy, écrite durant un voyage de retour à Denver. Dans cette longue missive, rédigée dans une syntaxe approximative, raturée,

empruntant au vocabulaire de la langue parlée, volontiers grossier, Cassady narre ses tentatives pour séduire deux femmes durant le trajet en bus, non sans insister, avec un sens aigu du détail, sur ses exploits sexuels. Il conclut en prétendant avoir tenté de livrer un flot de pensées spontanées. Subjugué par le style de Cassady, dans une réminiscence possible du *stream of consciousness* de Joyce, Kerouac se dit qu'il tient là une invention littéraire majeure, à condition d'intégrer l'intuition sauvage de son ami à son savoir-faire d'écrivain éduqué. La « prose spontanée » est née, du moins dans son esprit : libres associations, énergie, capture du réel sur le vif, usage intensif des tirets, préférence au son sur le sens, musicalité du jazz mais influencée également par les sonorités canucks - jamais Kerouac ne peut rompre avec son passé.

Il travaille désormais différemment. *The Town and the City*, est terminé en 1948. L'éditeur Harcourt and Brace finit par publier en 1950 l'ouvrage qui reste confidentiel. Qu'à cela ne tienne. Porté par un rituel préparatoire - consommation de marijuana, musique, jeûne -, Kerouac se fixe devant sa machine pour atteindre un état de transe créatrice et de temps suspendu - le *it* de Parker. On sait les prouesses revendiquées : trois semaines d'écriture pour les cinq cents pages de *Sur la route*, trois nuits pour *Les Souterrains*. Bien entendu, on retrouve toujours après-coup, dans les cahiers des écrivains, de nombreux brouillons qui viennent nuancer l'image de l'artiste habité par l'inspiration divine. Toujours est-il que Kerouac passe désormais ses nuits à taper à toute vitesse sur sa machine, absorbé par son art, ce lyrisme de l'Amérique des grands espaces, en rupture progressive avec la prétention « intello » des citadins new yorkais.

Entre ses multiples conquêtes, relations amoureuses avortées ou compagnonnage avec les prostituées, l'écrivain se marie avec la jeune et belle Joan Haverty, compagne de Bill Cannastra, un ancien étudiant en droit venu à New York tenir un atelier d'art, qui se lie aux « Beats » avant de mourir décapité, ayant tenté, un soir d'ivresse et de pulsion suicidaire, de sortir du métro par la fenêtre. Dans l'entourage de Kerouac, personne n'aime Joan, peut-être pas lui-même. Il trouve tout juste en elle un soutien financier : employée dans un grand magasin, elle ramène l'argent qui permet à Jack de frapper sans cesse, non plus sur des feuilles séparées mais sur un rouleau gigantesque (« Rousseau écrivait comme cela », dira-t-il un jour à la télévision, rendant hommage à celui dont nous avons fait un ancêtre des *beatniks*, chemineau anticonformiste et contradictoire). Elle n'en dort plus, réveillée par le bruit de la machine, durant la gestation de *Sur la route*. Son accouchement à elle, en 1952, d'une fille nommée Janet, Kerouac le niera, refusant de reconnaître la paternité d'une enfant qu'il ne rencontra que deux fois, sans manquer de tendresse mais sans donner suite (toxicomane, passée de foyers en maisons de redressement, Jan Kerouac trouvera comme son père le salut dans l'écriture, avant de mourir en 1996). Six mois après le mariage, le divorce est prononcé entre Kerouac et Joan Haverty.

À New York, le milieu culturel commence à s'émouvoir de la génération des *beatniks*. Kerouac en a parlé, nous l'avons vu, dès le milieu des années 1940, mais en 1952, c'est le romancier John Clellon Holmes, observateur amical du mouvement depuis 1948, qui livre un papier pour le *New York Times* intitulé « This is the Beat Generation ».

Tout à sa frénésie d'écriture, Kerouac, qui a mis le point final au manuscrit de *Sur la route*, se présente chez son éditeur Robert Giroux avec son rouleau de presque quarante mètres de long, qu'il déploie dans son bureau. Mais des coupures et des reprises s'avèrent nécessaires. Un travail auquel Kerouac refuse d'abord de se plier, persuadé qu'une force surnaturelle (« the holy ghost ») lui a dicté son texte. Par ailleurs, les rapports avec Cassady vont peu à peu se détériorer. Il le retrouve lors de nouveaux séjours en Californie, où il se fait à nouveau embaucher dans les chemins de fer. Mais Cassady, certes toujours exubérant et avide de frasques, s'est quelque peu rangé : marié avec Carolyn Robinson, une belle lettrée érudite, il lui a donné trois enfants. Selon un jeu pervers consistant à « prêter » ses femmes à Kerouac afin de ranimer son désir pour elles, il laisse Carolyn et Jack poursuivre une relation, fondée sur une réelle attirance réciproque. Néanmoins, comme à chaque fois dans sa vie amoureuse, Jack sera incapable de garder cette femme : trop égocentrique, attendant trop d'affection maternelle de la part de ses compagnes. Pas davantage avec Carolyn,

donc, qu'avec Alène Lee, membre afro-américaine du mouvement new yorkais, héroïne du roman *Les Souterrains*.

Durant la décennie 1950, Kerouac entre en réalité dans une pratique monacale de l'écriture : les manuscrits se multiplient (*Les souterrains* ; *Doctor Sax* ; *Maggie Cassidy* ; *Visions of Cody* ; le mystique *Visions of Gerard*) et s'entassent chez Mémère, en dépit de la bonne volonté de Ginsberg qui assure les *public relations* des romans de son ami. La dépression guette, d'autant que les thrombophlébites ne lâchent pas le corps de Jack, martyrisé par l'alcool et les drogues. Aussi l'écrivain *goes native*, comme D.H. Lawrence avant lui (*Le serpent à plumes*). Le Mexique devient sa terre d'élection, à sept reprises entre 1950 et 1961. Le paysan du Québec y retrouve la pureté des « fellaheen » (un terme d'origine arabe utilisé par Spengler dans *Le déclin de l'Occident*), autrement dit ces paysans pauvres qui restent étrangers à la marche du Progrès et survivent ainsi aux changements de civilisation (Cf. *Les Anges vagabonds* ; « Le fellah du Mexique » in *Le Vagabond solitaire*). L'arrivée au Mexique a quelque chose de l'avancée en Terre Sainte :

Nous étions arrivés aux abords du dernier plateau. Maintenant le soleil était doré, le ciel d'un bleu aigu, et le désert, avec quelques rivières de loin en loin, n'était qu'une orgie d'espace sablonneux et chaud où se fichait soudain l'ombre d'un arbre biblique. Dean dormait maintenant et Stan conduisait. Les bergers apparaissaient, vêtus comme aux premiers âges, dans de longues robes flottantes, les femmes portaient des bottes de lin doré, les hommes des houlettes. Sous de grands arbres, dans le miroitement du désert, les bergers étaient assis et tenaient conseil et les moutons peinaient sous le soleil et soulevaient au loin des nuages de poussière. « Mon pote, mon pote, gueulai-je à Dean, réveille-toi et vois le monde doré d'où Jésus est sorti, tu peux dire que tu le vois de tes propres yeux ! » (*Sur la route*)

Bill Burroughs l'accueille dans ce mirage de Palestine. Tout à fait *beat*, pour tout dire. Il vient en effet de tuer accidentellement Joan Adams à la suite d'un jeu de Guillaume Tell pratiqué avec un pistolet chargé. Laisse en liberté en raison du caractère involontaire de son homicide, Burroughs reçoit Kerouac dans son appartement de Mexico, surnommé le « stand de shoot ». Les allées et venues des camés empêchent Jack d'écrire. Il se réfugie dans les toilettes où, rivé sur l'abattant, il termine le manuscrit de *Doctor Sax*. En proie à des visions délirantes, Burroughs ira dans la jungle à la recherche du yagé, avant de partir pour Tanger où Jack le retrouvera en 1957, pour l'aider à mettre la dernière main à son roman hallucinatoire, *Le festin nu*.

Un autre séjour à Mexico lui fait partager la maison de Bill Garver, un ancien voleur de manteau d'une soixantaine d'années, toxicomane reclus en robe de chambre, personnage pittoresque qui, sous l'effet de la morphine, discourt sur l'histoire universelle tandis que Kerouac lui lit ses textes en fumant de la marijuana. De ce séjour, en 1955, naîtront *Tristessa*, hommage à Esperanza, une jeune prostituée héroïnomanie érigée en icône mexicaine, et le recueil de poèmes *Mexico City Blues*.

Ce dernier recueil, majeur dans la production de Kerouac, est marqué par l'intérêt qu'il développe depuis plusieurs années pour le bouddhisme. Il médite en autodidacte les quatre nobles vérités du Bouddha : la réalité comme *dukkha*, c'est-à-dire la souffrance, mais aussi l'impermanence, le vide ou la non-substantialité ; *samudaya*, ou l'origine de *dukkha* reconnue dans l'avidité, le désir qui renaît sans cesse et trouve toujours de nouvelles satisfactions des sens ; *nirodha* ou la cessation de *dukkha*, qui conduit au *nirvana*, conscience de la réalité ultime ; *magga*, ou le sentier du milieu qui conduit à la cessation de *dukkha*, à égale distance de l'hédonisme grossier et du mépris ascétique du corps. Kerouac veut devenir un éveillé, et se vit comme un *bhikkhu*, moine en chemin vers l'éveil : « Réveillez-vous à l'Esprit Universel, /acceptez tout / voyez tout, /tout est vide, /Acceptez tel quel - la Vérité » (183<sup>e</sup> chorus).

Pourtant, son corps le fait souffrir, et il ne peut se résoudre à se laisser aller : il *veut* méditer, rompre ses attaches avec les faiseurs de mode littéraire, et sauver véritablement son prochain. Par ailleurs, il *veut* apprécier la réalité dans sa beauté pour la transmuier en art, à l'image de ses « chorus » d'une page, tantôt clos sur eux-mêmes, syncopés, tantôt ouverts vers un flux de sons en cascade. Le

volontarisme chrétien refait surface et il appartient finalement au jazz de Charlie Parker, devenu saint chrétien, de rendre la vie sur terre plus supportable : « Et ce qu'elle est gentille, l'histoire/ Quand vous entendez Charlie Parker/ la raconter » (241<sup>e</sup> chorus).

À trente-quatre ans, Jack Kerouac a rédigé plus d'une dizaine de romans et recueils poétiques, inventé une écriture et nommé un nouveau mouvement littéraire, pour une seule publication véritable (*The Town and the City*). Devant ce gâchis, il ne demande plus qu'à méditer. Il a percé les grands espaces en chemin de fer, il lui manque l'altitude et cette solitude qu'avaient cultivée ses voisins de Concord, Massachusetts : Thoreau et Emerson. En Californie, en 1955-1956, il a rencontré les poètes de la « renaissance » de San Francisco, qui se joignent au mouvement *Beat* : Philip Lamantia, Philip Walhen, Lawrence Ferlinghetti - éditeur à la librairie City Lights Books de San Francisco, Lew Welch et Gary Snyder. Ce dernier, son cadet de huit ans, fait très vite office de mentor, répondant aux besoins de l'heure de l'apprenti éveillé.

Issu d'une famille de fermiers sur un territoire fréquenté par les Indiens Salishs, Snyder pratique très tôt l'alpinisme, voyage à travers le pays, intègre une communauté de bûcherons dans l'Oregon, apprend à préparer les provisions pour les guetteurs de feux de forêt, devient guetteur lui-même ; il approfondit jusqu'au doctorat ses études en anthropologie et littérature, pratique l'écriture poétique et étudie les langues et cultures orientales à l'université de Berkeley - il est en partance pour le Japon. Il connaît par ailleurs, aussi bien que le bouddhisme et le zen, l'histoire du mouvement anarcho-syndicaliste aux États-Unis (notamment les Industrial Workers of the World) et revendique des idées anarchistes. Bref, il ne dépareillerait pas *Notre Bibliothèque Verte*<sup>2</sup>. À vingt-cinq ans, Snyder est un homme accompli, un bodhi ; il fait figure de grand frère pour Kerouac, qui a soif de pleine nature et d'élévation. Contrairement au chrétien canuck, Snyder ne néglige pas son corps et admet pleinement la beauté comme la bonté du sexe. Suivant l'exemple de Han Shan, érudit chinois du VII<sup>e</sup> siècle qui, ne supportant plus la ville, alla se cacher dans les montagnes, Snyder invite Jack à gravir le *Matterhorn*, dans le Yosemite. Cette ascension est contée dans *Les clochards célestes* (*The Dharma Bums*), paru en 1957, l'un des livres les plus optimistes de Kerouac, écrit dans un style bien plus direct que sa production du début des années 1950.

Sous la houlette de Japhy Ryder (la *persona* de Snyder dans le roman), Kerouac/ Ray Smith préfigure « la révolution des sacs à dos » qui aura lieu une décennie plus tard aux USA. Il faut partir, car sans nature, pas de liberté. Empreint de la première des quatre nobles vérités bouddhiques, Ray Smith cherche à s'y confronter en assumant que « la seule occupation honnête encore possible en ce bas monde » consiste à prier pour les êtres vivants. Plus il s'enfonce dans la nature sauvage, plus l'air se raréfie, plus la compassion sans limite pour ce qui vit devient pour Kerouac l'évidence même : la seule réalité à rendre par l'écriture. Tant pis pour les zombies abrutis par la télévision, chez qui « chaque famille regarde religieusement le même spectacle. Personne ne parle. Les cours sont silencieuses. Seuls quelques chiens aboient, étonnés d'entendre les pas d'un homme, étrangement dépourvus de roues. »

Tant pis, encore, pour les pédants universitaires « dépourvus de personnalité, comme ceux qui peuplent les rangées de bungalows cossus, alignés, aux abords de la cité universitaire, avec pelouse, télévision et living-room où tout le monde regarde en même temps le même spectacle et pense la même chose ». Dans un important et dernier chapitre Ray Smith raconte son été, au poste de guetteur de feux de forêt, à fixer l'infini de la voûte céleste (une attitude que Kerouac a adoptée très jeune, orphelin de Gérard, jusque dans ses innombrables nuits à la belle étoile).

Il paraît que Snyder n'a pas vraiment apprécié *Les clochards célestes*, reprochant à Kerouac une approche sommaire de l'enseignement bouddhiste. Pourtant, en 1956, l'écrivain s'approche d'une vérité déterminante dans son cheminement personnel, au principe de son anticonformisme à venir, au cœur même de la rébellion officielle de la jeunesse américaine. Ce que décrit le dernier chapitre

---

<sup>2</sup> Cf. *La pratique sauvage* et, récemment, la traduction de son poème des années 1960, *Riprap*<sup>2</sup>

des *Clochards célestes*, l'écrivain l'aborde encore dans *Les Anges vagabonds* et le texte « Seul au sommet d'une montagne », dans *Le vagabond solitaire*. Par l'entremise de Snyder, Kerouac a obtenu un poste de guetteur dans les monts Cascades de l'État de Washington, au sommet du Pic de la Désolation, à une vingtaine de kilomètres de la frontière canadienne. Pendant soixante-trois jours, il reste seul à 2250 mètres d'altitude, dans une cabane de garde-feu, entouré par le silence et les bêtes sauvages qui rôdent, de nuit. De quoi devenir fou. De quoi atteindre l'illumination. Après tout, le Bouddha serait resté seulement quarante-neuf jours à méditer sous l'arbre de bodhi, tandis que Jésus n'a passé que quarante jours au désert... Comme William Blake, ce n'est pas tant la nature elle-même qui intéresse Kerouac, que la surnature dont elle est le truchement. Confronté à lui-même, sevré, il semble percer le voile de la réalité ultime, le vide ou l'éternité :

Aucun homme ne devrait achever son existence sans avoir connu une fois cette solitude saine, même si elle est ennuyeuse, dans un endroit désertique ; on ne dépend plus que de soi et on apprend ainsi à connaître sa force véritable et cachée. - On apprend, par exemple, à manger quand on a faim et à dormir quand on a sommeil. (...) Je restai donc simplement étendu sur le flanc de la montagne, la tête dans l'herbe ; j'entendais la reconnaissance silencieuse de mes malheurs temporaires. - Oui, essayer ainsi d'atteindre le nirvâna quand vous y êtes déjà, pour n'avoir qu'à rester - rester ainsi, dans la béatitude du nirvâna, c'est tout ce que j'ai à faire, tout ce que vous avez à faire, aucun effort, pas de chemin à suivre vraiment, pas de discipline ; il suffit de savoir que tout est vide et éveillé, une Vision et un Film dans l'Esprit Universel de Dieu (*Alaya-Vijnama*) et de rester là avec une sagacité plus ou moins grande. (*Le vagabond solitaire*)

On ne revient pas indemne d'un tel face-à-face. L'année suivante, 1957, *Sur la route* est enfin publié, au prix de remaniements que Kerouac a fini par accepter. Son péan whitmanien accède au public, hymne de grand vivant tout en énergie, soutenu par une écriture qui exalte la richesse des cinq sens. La critique répond à cette épopée américaine et le reste suit : on s'arrache Kerouac dans les journaux, à la télévision, sur les campus. On l'invite à des lectures, on sollicite son opinion de « chef de file des Beats », star de Greenwich Village. Au fil des années, on découvre son œuvre, publiée, lue et traduite en de nombreuses langues. Un Ginsberg, porte-parole officiel des Beats, à son aise sur l'estrade ou derrière le pupitre des amphithéâtres, supporterait avec plaisir un tel déluge d'attentions. Kerouac, lui, se dérobe, s'abîme d'autant plus dans l'alcool, réalise de piètres prestations et trouve de moins en moins de temps pour écrire. Il est devenu un important, choyé par les médias, tout ce que déteste le gamin de Lowell demeuré en lui. Il est désormais du dernier chic d'être « beat ». Garçons barbus, filles en pantalon, tous arborent un air strict en fumant de la marie-jeanne. « Dire que j'avais été mêlé de si près à tout ça ! » Et maintenant cette froideur « sociologique », la nouvelle « lubie de la jeunesse petite-bourgeoise » (*Les Anges vagabonds*).

1960. Trois ans de frénésie et de gloire littéraire ont passé. La dépendance à l'alcool va s'aggravant, comme la volonté de se retirer pour mettre en forme un ouvrage insolite, *Le livre des rêves*, capture sur le vif, en écriture automatique, des visions nocturnes de Jack. Il y travaille avec Lawrence Ferlinghetti, qui a l'idée d'offrir à Kerouac un havre de paix pour se rassembler, méditer et, pourquoi pas, ébaucher un nouveau roman. L'éditeur possède un chalet à Bixby Canyon, sur la côte californienne de Big Sur. À la lueur de la lanterne, cerné par le fracas des vagues, Kerouac gagne l'habitation isolée et renoue avec son aspiration érémitique. Les premiers temps à Big Sur sont édeniques. Jack a fui vers l'enfance. Il nourrit le mulet du champ voisin, va puiser de l'eau à la rivière, passe une journée à construire un bief de moulin pour remplir ses cruches. « Vivre, ce n'est pas s'excuser » ; « L'enfance ne se soumet à personne » : dans les premiers temps, l'écrivain retrouve ces mantras anticonformistes de Ralph Waldo Emerson. Du côté de la pensée chinoise, il fait siennes les vérités du *wu-wei*, le non-agir procédural : la nature est la voie, qu'il s'agit d'épouser en sa souplesse. Quand vient la nuit, muni d'une lampe et d'un carnet, il se poste sur la plage, sous la face menaçante des falaises, pour transcrire la musique de la mer, en une nouvelle

expérimentation littéraire. Il revient néanmoins à San Francisco, où Ferlinghetti lui tend une lettre de Mémère lui annonçant la mort de son vieux chat, Tyke. Kerouac en reste brisé. Ce passage est l'un des plus poignants de *Big Sur*, un livre qui n'en manque pas. Comment peut-on être empathique à ce point - et avoir refusé de voir son propre enfant ? Les amis et quelques autres retournent à Big Sur. Juste ce qu'il ne fallait pas. L'escapade collective tourne au cauchemar. Les amis deviennent importuns, des disciples gênants se cramponnent au grand écrivain. Plus le temps passe, plus Jack voudrait s'enterrer, seul aux prises avec ses visions morbides et son sentiment de culpabilité. Fidèle à sa stratégie de triangulation du désir, Cassady/Cody, récemment sorti de prison (incarcéré pour trafic de stupéfiants), met entre les pattes de Jack son amante Jackie/Billie et son fils de quatre ans, Eric/Elliott. Chez elle ou dans la cabane de Big Sur, Jackie et Jack se déchirent, se réconcilient, ne se touchent pas, font l'amour. En proie à des attaques de delirium tremens, l'âme de Kerouac étouffe dans son corps d'ivrogne, lourd, empâté, semblable à un fardeau. *Big Sur* ou mon cœur mis à nu. Kerouac y raconte son errance et son chemin de croix, scruté et jugé par le petit Elliott, double satanique de Gérard. L'élan cosmique se solde par un échec cuisant, car aux yeux de l'écrivain, ses semblables ne sacralisent rien. Ils se sentent donc justifiés dans leur fatuité. « J'ai honte d'appartenir à la race humaine. Ivrogne, oui, et l'un des pires imbéciles que la terre ait jamais portés ». Mais aussi : « Si je n'écris pas ce que je vois se faire sur ce malheureux globe arrondi par les contours de ma tête de mort, je crois que j'aurai été envoyé sur terre, par ce pauvre Dieu, pour rien ». Contrairement à Henry Miller (1891-1980), son véritable devancier, qui vit au même moment une belle et heureuse retraite à Big Sur<sup>3</sup>, Jack n'est pas doué pour la joie de vivre.

*Big Sur* paraît en 1962. Dès ce moment, la mort rôde. Le fils s'installe dans une nouvelle maison du Massachusetts, à Northport, avec sa mère et ses chats. Kerouac supporte de moins en moins les fougades de Cassady, son comportement de tapeur et ses amis beatniks qui entrent comme chez eux dans le domicile familial. Le modèle de Dean Moriarty fricote désormais avec un autre errant lettré, Ken Kesey, l'auteur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, et son groupe psychédélique des Merry Pranksters (« les joyeux drilles »), qui sillonnent en bus la Californie du nord, chaperonnés par le Dr. Timothy Leary, pourvoyeur de LSD. Autrement dit, la contre-culture hippie, plus tard retournée en cyberculture. Or, Kerouac ne joue plus. Plus le temps passe, plus il se rapproche des vues de son père Leo. Il se méfie des importuns, des arrivistes, des gauchistes qui font carrière sur le ressentiment envers le « Système ». Il n'est pas un « enfant des fleurs » et n'en pense rien de bien arrêté. Contrairement à Ginsberg, au premier rang des protestations contre la guerre du Vietnam, Kerouac ne méprise pas l'Amérique, il ne la trouve pas stupide. Farouchement anticommuniste, il ne soutient pas pour autant les va-t-en-guerre (le deuil de Sammy Sampas l'ayant suffisamment immunisé contre le bellicisme). Simplement, son père et sa mère lui ont légué une Amérique à aimer, sans doute idéalisée, patrie des espaces solitaires et de la liberté individuelle, magnifiée par Wolfe, Melville ou Jack London. Ce n'est pas celle qu'il voit agoniser sous ses yeux.

La sœur de Jack, Ti-Nin, meurt en 1964. C'est avec sa mère, désormais, dans une nouvelle maison en Floride, qu'il continue de boire, terrassé par cette nouvelle disparition. Car la mère seule peut « réparer, réparer le calvaire, la folie, tout ce qui a été perdu, raccommoder sa propre vie, ni plus ni moins, avec un sérieux tenace, presque joyeux » (*Les anges vagabonds*). La fin approche. Ti-Jean décide alors de reconquérir son passé. Il entreprend en 1965 un voyage en France et en Angleterre, sur la terre de ses ancêtres, dans le but de s'expliquer sa présence en ce monde et de rencontrer d'éventuels cousins bretons. De ce voyage en Europe sortira *Satori à Paris*. Ce n'est certes pas un chef d'œuvre, mais un livre entraînant, somme toute joyeux, entre Paris et Brest. D'un train raté à un autre, Kerouac tue le temps au bar ou dans les auberges, et s'emporte dans des considérations sur la musicalité de la langue, son histoire, entremêlant le passé romancé et le présent. *Satori à Paris* est un roman médiéval en terre bretonne, la recherche du Graal pour celui qui s'intitule « prince de Bretagne », héritier du baron Lebris de Kerouac. À défaut d'un réel cousinage attesté sur les

---

<sup>3</sup> Cf. *Big Sur et les orangers de Jérôme Bosch*, 1957

registres consultés à la Bibliothèque nationale de France (à grand peine, car les appariteurs hésitent à céder leurs plus vieux grimoires à cet individu dépenaillé à l'haleine alcoolisée) il donne rendez-vous à un éditeur brestois, nommé Lebris, et s'approche en maintes occurrences du *satori*, mot japonais signifiant l'illumination ou le réveil. Si la réalité est souffrance (*dukkha*), il faut se souvenir que les moments de bonheur en font également partie, en leur fugacité. Le *satori*, c'est peut-être cette jeune fille arabe qui l'accompagne écouter le *Requiem* dans une église de Saint-Germain-des-Prés ; peut-être ce chauffeur de taxi compréhensif qui le raccompagne à Orly ; peut-être l'aubergiste qui l'accueille de nuit, après des heures d'errance dans Brest, à la merci des Apaches - les policiers ; si cela se trouve, *satori* aussi au commissariat de police où il échoue pour demander le chemin de l'auberge, remerciant les agents d'un large pourboire fermement décliné par les forces de l'ordre ; *satori*, enfin, avec le libraire Lebris, cousin éventuel de l'écrivain. Dans tous ces cas, des gens se sont ouverts à Kerouac. La rencontre avec le vagabond fut pour eux l'occasion d'exercer leur bonté, à l'image du Samaritain dans la parabole de Luc. « Les poètes de génie ne sont que des décorations murales s'ils n'ont pas la poésie de la bonté et de la *caritas*. » Depuis sa lucidité désespérée (« je suis un misérable, mais j'aime l'amour »), Kerouac guette la révélation de la charité, enfouie en chacun. Comme un pari ultime sur la commune humanité, un partage de la faiblesse.

A la fin de 1965, Mémère est victime d'une attaque qui la laisse paralysée. En dérive éthylique, Kerouac qui vient de pourrir une tournée promotionnelle chez son éditeur italien ne peut plus s'occuper seul de sa mère. Il faut de nouveau déménager et revenir au point de départ : Lowell, Massachusetts. En 1966, il épouse Stella Sampas, la sœur de Sammy, amoureuse de lui depuis l'adolescence. Cette dernière va veiller en maîtresse de maison sur la mère de Jack, autant que sur son mari, élaborant mille stratagèmes pour le rendre un tant soit peu tempérant. Sa mère au rez-de-chaussée, lui dans sa chambre à l'étage, une femme intrusive, on devine l'enfer domestique des dernières années. On s'imagine un Kerouac épais, cramoisi, engoncé dans son fauteuil, fulminant devant sa télévision et le devenir de l'Amérique, éructant ses opinions à l'emporte-pièce. Il trouve encore la force de reprendre l'un de ses premiers ouvrages des années 1940, *Vanité de Duluo*, qui couvre son « éducation aventureuse », de 1935 jusqu'à 1946, mort de son père. Le style revient, la tendresse des souvenirs aussi, une belle méditation sur la naissance et la mort, que l'on ne peut qu'accepter de concert. Et puis cette vision de l'Amérique progressiste, continent perdu :

En 1967, alors que j'écris ces pages, quel sentiment crois-tu donc que j'éprouve envers une « Amérique » qui est devenue un tel embrouillamini de convictions déçues, d'émeutes et de combats de rue, de clochardise, d'administration cynique des villes et des États, un pays où le costume et la cravate sont le seul sujet d'intérêt, où la grandeur a été entièrement éclipsée par le fouillis mosaïque de la Télévision (Mosaïque vraiment, avec un M majuscule), où les gens s'abîment les yeux à regarder tous ces points, reçoivent des images hallucinées de leurs propres simagrées, et ingurgitent des ACHTUNG ! ATTENTION ! ATENCION ! Au lieu de : Ah ! Des lèvres humides réelles, comme en rêve, sous un vieux pommier ? Ou encore cette photo de *Time Magazine* il y a un an, montrant mille voitures garées dans une forêt de séquoias en Californie à côté de mille tentes identiques à auvents et réchauds portatifs, tous les gens portant les mêmes vêtements et observant leur voisin avec ce nouveau regard curieux de la seconde moitié du vingtième siècle, ne levant les yeux vers les arbres que par hasard et sans doute seulement pour se dire « Oh, ce séquoia ferait rudement bien dans mon jardin, transformé en meuble ! »

Et maintenant, nous voici tous Américains, dans ce mauvais sens de l'Amérique, usine à images et hallucinations collectives masquant un conformisme total. En 1968, une nuit d'alcool et de barbituriques, Cassady, sorti sous la pluie vêtu d'un simple t-shirt, meurt de froid sur une voie de chemin de fer au Mexique. Kerouac prend l'habitude d'appeler Carolyn Cassady et ses anciens amis de l'époque « beat », au beau milieu de la nuit, pour les entretenir de son babil narcissique. Il

apparaît dans l'émission *The Firing Line* animée par le conservateur William Buckley Jr, un ancien condisciple de Columbia, en compagnie d'un docte sociologue du mouvement hippie et d'Ed Sanders, porte-parole gauchiste des enfants des fleurs. On peut visionner l'émission complète, à condition d'y être préparé. Kerouac est devenu une épave, la face rubiconde, les cheveux gras, affalé sur sa chaise, somnolent, les yeux fixés au plafond. Il sortira un moment de sa léthargie pour asséner à Sanders que les hippies se rendent célèbres avant tout en criant « à bas ceci », « à bas cela », alors que lui s'est rendu célèbre en travaillant d'arrache-pied à écrire sur la beauté et l'infamie de ses actions dans le monde. Il paraît qu'au bar, après l'émission, Kerouac était redevenu cordial : « au fond, ces hippies sont de bons petits gars ». On touche au bout : paranoïaque, redoutant les menées de sa femme pour l'empoisonner, Jack tente de se mettre à un nouveau roman, traîne dans les bars avec sa dernière bande, suscite des rixes, reçoit des coups. Le 21 octobre 1969, il meurt de varices œsophagiennes hémorragiques, la mort typique des alcooliques.

Ni *beat*, ni *hippie*, Kerouac se présente comme un « mystique catholique étrange, solitaire et fou », dont le travail littéraire est la seule mission sur terre. Un « prodigieux fouillis de contradictions », au cœur des avant-gardes musicales et littéraires mais chevillé aux traditions familiales ; catholique et libertin ; amoureux de la nature sauvage mais adulé en ville ; compassionnel et égocentrique ; magnétique et timide ; séducteur de femmes mais vraiment amoureux de Dieu ; bouddhiste et chrétien ; terrifié à l'idée d'être tenu pour homosexuel mais en perpétuelle recherche de compagnons masculins ; énergique et sportif, mais négateur d'un corps ravagé par l'alcool ; défenseur de l'indépendance à la Thoreau mais *filis* à sa maman.

Le cœur vous serre devant l'ingénuité de ses personnages et de leurs aventures, entre l'élan vers la liberté débridée et le respect des usages hérités, à une époque où les bois n'étaient pas encore « remplis de geôliers » (« Le vagabond américain en voie de disparition »). En ayant sanctifié la littérature davantage que la vie, Kerouac rappelle que la meilleure façon d'accepter nos limitations - de l'inconvénient d'être né à la mort, en passant par la perte des proches - réside dans le travail créateur et la *caritas* sans exclusive idéologique. Confessant sa faiblesse, Jack Kerouac a brûlé sa vie pour la surmonter par l'art. Peu importe les étiquettes, il a vécu en humain.

**Renaud Garcia**  
Printemps 2023

### **Lectures :**

- *Sur la route*, Folio.
- *Les clochards célestes*, Folio.
- *Les anges vagabonds*, Folio.
- *Le vagabond solitaire*, Folio.
- *Big Sur*, Folio.
- *Satori à Paris*, Folio.
- *Vanité de Duluoz*, Folio.
- *Mexico City Blues*, NRF, Gallimard.
- *La vie est d'hommage*, éditions Boréal. Recueil posthume de textes en français.
- Gérald Nicosia, *Memory Babe. Une biographie critique de Jack Kerouac*, éditions Verticales.

# Romain Gary

(1914-1980)

Des multiples masques de Romain Gary, nous ne retiendrons ici que ceux de ses animaux totémiques, au premier rang desquels les éléphants d'Afrique, qu'il a défendus pour eux-mêmes et comme des symboles de la libre nature menacée par le Progrès. Mais pour comprendre comment l'écrivain en est venu à écrire le chef-d'œuvre naturien *Les racines du ciel* (1956, récompensé par le prix Goncourt), il faut retrouver la piste d'un homme-protée, se coulant dans plusieurs cultures.

Roman Kacew voit le jour en Russie en 1914, d'un père marchand de fourrure et administrateur de la synagogue de Vilno (Vilnius dans l'actuelle Lituanie) et d'une mère juive, Mina, actrice de théâtre en Russie, puis chapelière, qui sera le personnage féminin central de sa vie. Est-ce vraiment une coïncidence si *La promesse de l'aube*, autobiographie de Gary publiée en 1960, s'ouvre par une méditation sur la plage de Big Sur, Californie, où un homme mûr, seul aux prises avec la brume marine, des milliers d'oiseaux et des familles de phoques, fait le compte d'une vie à l'aune des espoirs de sa mère ? Car c'est à Big Sur, au même moment, que Jack Kerouac, un autre écrivain par vocation adulant sa mère, tente de sublimer le chaos de sa vie en s'immergeant dans la nature. Chez l'un comme chez l'autre, « maman » et la littérature semblent ne faire qu'un.

Les parents de Gary se séparent tôt. À sept ans, il a émigré en Pologne, où il va à l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans. Sa mère l'éduque seule. C'est une francophile à la façon des Russes du XIX<sup>e</sup> siècle, qui voit dans la France le pays de la révolution, de la liberté et de la dignité humaine. Elle enseigne le français à son fils, lui conte l'histoire de France en omettant, à dessein, les défaites comme celle de 1870. L'enfant est baptisé catholique par souci d'acculturation, sans zèle pratiquant. Dès l'âge de douze ans, le jeune Roman écrit. Cela va devenir une obsession, l'écriture comme amante. Il arrive à l'âge de quatorze ans à Nice, où il entre au lycée pendant que sa mère prend la direction d'un hôtel. L'adolescent se fait remarquer par ses prestations en récitation et composition françaises, s'adonne au sport (il devient champion régional de tennis de table), tandis que sa mère rêve de le voir en diplomate français. Mais qui voudrait, dans les années 1930, d'un russo-polonais ambassadeur de France ? Le jeune homme fait son droit, d'abord à Aix puis à Paris, soutenu financièrement par sa mère, tout en s'acquittant de petits boulots : livreur, garçon de restaurant, il est un temps tenté de devenir gigolo dans un bordel. Il ne cesse d'écrire. En 1936, la revue *Gringoire* accepte une première nouvelle, mais ses autres textes envoyés notamment à l'éditeur Denoël, sont refusés (par exemple *Le vin des morts*, publié à titre posthume). Face à ces échecs, Gary, qui a francisé son prénom en « Romain » se voit contraint de rassurer maman sur son avenir littéraire, en lui disant qu'il écrit sous pseudonyme. Cependant, un certain André Malraux s'est entiché de l'apprenti écrivain et le reçoit chez lui pour lui prodiguer quelques encouragements.

Naturalisé français, Gary part dans l'armée en 1938, à la fin de son droit. Destiné à être officier dans l'aviation, il ne peut atteindre ce grade en raison de sa trop récente naturalisation. Il est alors reversé comme instructeur de tir sur la base de Salon-de-Provence (décor du début de *La promesse de l'aube*). Face à cette nouvelle épreuve, qui révèle la xénophobie sévissant dans le pays idéalisé par sa mère, il invente un mensonge pour faire croire à sa radiation. La guerre survient, comme un fil funeste dans la vie de l'enfant né sur la zone de front russe. Tout d'abord traducteur entre les pilotes français et les polonais qui avaient reflué en France, son escadrille se replie, après la défaite, sur la ville marocaine de Meknès. Les aventures s'enchaînent et un destin se joue. Gary cherche à rallier Gibraltar en avion, mais sa machine est abattue. Il s'enfuit à pied, trouve asile dans un bordel, se déguise en aviateur, retrouve Gibraltar et met le cap vers Londres, pour rejoindre un homme seul face à son honneur, le général de Gaulle.

À la fin de 1940, il est envoyé dans l'actuel Ghana, combattre le fascisme lors des campagnes d'Afrique : Abyssinie, Lybie, Centre Afrique. Ce lutteur frôle la mort en buvant l'eau du fleuve Chari. N'étant pas immunisé contre le typhus, il est frappé par une fièvre terrible, sans rémission apparente, et reçoit l'extrême-onction. Il est dit qu'effrayé par le prêtre, il aurait saisi le crucifix pour l'en frapper. Rassemblant ses dernières forces dans ce mouvement, Gary s'en tire, retrouve l'aviation en trompant la visite médicale grâce à un chauffeur de taxi qui lui ressemble et s'envole en Angleterre, enrôlé dans la *Royal Air Force* où il devient un virtuose du vol rasant.

La nuit, quand ses camarades dorment, il écrit son premier roman, *Éducation européenne*. Dans ce moment de vie ou de mort pour la France, l'activité de Gary se résume au combat et à l'écriture, pour satisfaire en dernier lieu les espérances de sa mère. L'avion dans lequel il est embarqué derrière le pilote est un jour touché. Le pilote n'y voit plus. Gary le guide alors à la voix et il se pose sans faire de victimes. Cet exploit lui vaut la Croix de la Libération, une distinction honorifique doublée d'acclamations pour son livre publié en Angleterre en 1944 et l'année suivante en France. Le militaire écrivain à succès est reçu par le général de Gaulle. Ce dernier, par sa stature, ses manières, confirme l'image de la France enseignée par la mère de Gary. L'attachement de l'écrivain à de Gaulle sera total et profond, comme une exception justifiant la condition humaine, là où les piètres politiciens ultérieurs qui se réclameront du gaullisme seront couverts de mépris par Gary, devenu diplomate.

Plusieurs fois opéré du nez, en proie à des difficultés respiratoires, Gary est finalement radié du personnel naviguant. L'armée, symbole de puissance et de mobilisation totale - à rebours de toute son inspiration, aura été pour Gary une institution structurante. L'illustration, aussi, du dilemme dans lequel se débat tout naturopathe. Car lorsque vient le temps de lutter contre le totalitarisme, dans des conditions décisives, il est admissible que seule la force puisse s'opposer à la force, le feu ennemi surmonté par un feu supérieur.

Durant ses combats d'aviateur, Gary n'a cessé de recevoir des billets de sa mère. Il revient à Nice en 1944, bardé de décorations, auréolé de sa réputation d'écrivain, invité à devenir membre du corps diplomatique pour services rendus à la nation. Les rêves de sa mère sont en voie d'accomplissement, son dévouement payé de retour. Mais il découvre qu'elle est décédée en 1941... Les lettres écrites en masse, par avance, avaient été déposées à des amis, pour continuer à maintenir le lien avec son fils combattant. Oui, Gary a accompli les souhaits de Mina. La réalité rejoint les légendes de l'enfance, mais dans la douleur de savoir que celle qui les avait forgées n'en a rien su. Noyé dans la dépression, malade, il entame une carrière diplomatique en tant qu'ambassadeur de France en Bulgarie. Y fait l'expérience des purges stalinienne contre les ennemis du peuple et continue à écrire. Mais pour les critiques, il reste l'écrivain aviateur libérateur de la France, un Saint-Exupéry qui n'aurait plus rien à donner. Porte-parole de la délégation française aux Nations-Unies, il saisit avec une distance satirique le décalage entre les problèmes du monde et les pseudo-solutions qu'on leur apporte. Pris par des obligations médiatiques, pour la presse et la radio, il rédige laborieusement, dès que son emploi du temps le lui permet, un long roman achevé en 1956 : *Les racines du ciel*.

Le roman, situé au Tchad, en Afrique équatoriale française, narre l'histoire de Morel, un défenseur des éléphants à l'heure des mouvements de libération de l'Afrique. Comme bien d'autres personnages dans les livres d'après-guerre de Gary (par exemple « Tulipe », dans le roman éponyme), Morel, rescapé des camps de concentration nazis, vient de l'apocalypse industrielle. Il défend, ici comme là, la « marge humaine » face au Progrès des moyens de contrainte et d'annihilation. Autrement dit, ce sursaut de la liberté au cœur d'une civilisation machinale, car même en mécanique, souligne Gary, une pièce « trop exactement ajustée » menace de faire sauter l'ensemble (*L'Express*, 4 janvier 1957<sup>4</sup>).

---

<sup>4</sup> Cf. Odile Gannier, « La défense de l'éléphant – ou quel idéal pour l'indépendance ? *Les Racines du ciel* de Romain Gary », paru dans *Loxias*, Loxias 44., mis en ligne le 15 mars 2014.

Mais a-t-on besoin d'un écologiste, pétitionnaire puis, face à l'échec du dialogue, d'un partisan d'actions coup de poing, alors qu'il faudrait plutôt aider les Africains à assurer leur développement ? On retrouve dans cette fresque historique des personnages typiques de différentes nationalités (allemands ; danois ; libanais ; français ; tchadiens ; américains), mais tous liés par un double enjeu, colonial et écologiste.

Ils sont tous là : colons technocrates, leaders nationalistes noirs formés en Europe - qui accusent Morel de faire diversion par son souci de la nature, chasseurs d'ivoire avides de puissance, naturalistes bientôt naturiens - le savant danois Peer Qvist qui épaula Morel, administrateurs coloniaux prophétisant le retournement de la violence sur le peuple africain, exercée par ses libérateurs autoproclamés - le vieux connaisseur de l'Afrique Saint-Denis, militaires en errance ballottés d'une cause à l'autre, puis Minna - le prénom n'a rien d'un hasard - ce personnage de femme énigmatique, entraînée dans un bar de Fort-Lamy, qui a fui la violence, le viol, l'infection virile du totalitarisme pour se rendre, en Afrique, au défenseur des animaux sauvages : au héraut de la faiblesse.

Paradoxe apparent que le plus massif des mammifères qu'il nous reste, après la disparition de ses ancêtres, incarne la fragilité. Il faut entendre cette dernière comme la faille, le jeu, la latitude qui s'insinue entre les pièces d'un ordre rationnel et planifié (à l'image du fonctionnement d'un camp). « Leur énormité même, dit Morel des éléphants, leur maladresse, leur gigantisme représentent une masse de liberté qui vous fait rêver ». De fait, le héros du roman n'a pu résister à la claustration organisée par les nazis qu'en s'inventant des images d'éléphants en troupeau, marchant, ravageant les pitoyables inventions humaines sur le passage de leur liberté anarchique. Les éléphants sont, à l'évidence, des symboles des droits de l'homme, écrasés par l'État totalitaire et la puissance atomique. Plus encore, ils incarnent l'espace libre dans lequel se déploie toute véritable vie humaine. Mais aux yeux des Africains, ou du moins de ceux qui parlent en leur nom, libérateurs, dirigeants, commerçants internationaux, l'éléphant ne représente que la survivance d'une époque révolue, un frein au progrès, au nécessaire progrès technique et économique des anciennes colonies.

Ici, la réflexion de Gary atteint une profondeur qui force l'admiration, puisqu'en réalité nous ne sommes jamais sortis des impasses anticoloniales et post-coloniales qu'il décrit avec Waïtiri, son personnage de meneur indépendantiste éduqué en France.

Homme de parti, secondé par des étudiants communistes formés à Paris, utilisant Morel comme un homme de paille pour s'en débarrasser ensuite, Waïtiri martèle qu'en l'éléphant, les Africains voient seulement de la viande. Ils n'ont que faire des symboles. Protéger les éléphants alors qu'ils ont faim ne saurait être qu'une idée « d'Européen repu ». En réalité, pour cet émule de Guevara, le combat écologiste de Morel, avec son vague à l'âme et son romantisme, sert de paravent à la perpétuation de la domination coloniale, en mettant sous séquestre le territoire africain. Écoutez ses libérateurs :

« Nous voulons des usines et des tracteurs à la place des lions et des éléphants. Pour atteindre ce but, il nous faut d'abord en finir avec le colonialisme, qui se complaît dans ce croupissement exotique, lequel a pour principal avantage de lui procurer des matières premières et une main-d'œuvre à bon marché » ; « Je vais vous dire ce que c'est, votre alibi "écologique". C'est un truc pour vous débiter. Ça vous permet de vous sentir la conscience tranquille. Un rideau de fumée, vous comprenez ? Derrière lequel vous faites tranquillement la besogne du colonialisme et du capitalisme » (N'Dolo, lieutenant de Waïtiri) ; « l'Afrique ne s'éveillera à son destin que lorsqu'elle aura cessé d'être le jardin zoologique du monde » (Waïtiri).

On croirait lire l'historien contemporain Guillaume Blanc, auteur de *L'invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*<sup>5</sup>, qui, à partir d'une histoire de la politique des parcs nationaux africains, soutient que l'imaginaire écologiste de la défense d'une Afrique sauvage

---

<sup>5</sup> Guillaume Blanc, *L'invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Flammarion, 2021.

masque l'écrasement des populations locales. L'historien rappelle notamment qu'en 1961 (soit cinq ans après la parution des *Racines du ciel*), la conférence d'Arusha, en Tanzanie, réunissant des chefs d'États africains nouvellement indépendants, a débouché sur la création du Fonds mondial pour la nature (le WWF), afin de financer les programmes de conservation de la nature. De concert avec les experts occidentaux - bien souvent des administrateurs coloniaux reconvertis, les dirigeants africains ont œuvré à réduire la nature sauvage à un patrimoine à conserver, faisant ainsi prospérer leurs intérêts au détriment des habitants indigènes. Par conséquent, « pour sauver la nature africaine, il faut empêcher les habitants d'y vivre ».

Mais si Guillaume Blanc documente cette double emprise coloniale et capitaliste frappant les Africains ordinaires au nom de ce qu'il dénonce comme une mythologie édénique (voyez Karen Blixen et sa *Ferme africaine - Out of Africa*), il occulte le retournement d'un tel discours. Gary, au contraire, en fait la critique par anticipation et par les bouches de Morel et de Saint-Denis, l'ancien administrateur colonial. La dénonciation du « colonialisme vert » est en effet le cheval de Troie de l'industrialisme. Si l'on commence à dire que les éléphants, parce qu'ils renversent les poteaux télégraphiques et piétinent les terrains, sont un « anachronisme », alors on enterre bientôt la liberté, et l'homme lui-même. En jargon d'*expats* et d'« experts », « l'éléphant blanc » désigne d'ailleurs ces mirifiques projets de « développement », financés à grands frais par les anciens et nouveaux colonisateurs (états, entreprises, « organismes internationaux »), afin de satisfaire la mégalomanie et/ou la rapacité du président Waïtiri (ou d'un autre), sans aboutir à autre chose qu'au gaspillage de l'argent (ce qui n'est rien), et à la dégradation de la terre et des hommes (ce qui est tout). Où l'anticapitalisme borné empêche une fois encore de remonter à l'anti-industrialisme, au-delà, et aux vraies causes de l'effondrement écologique et social. Saint-Denis, figure solitaire, purgé de toute idéologie, comprend le piège que représente, pour les Africains eux-mêmes, le discours de Waïtiri et de tous ses semblables intellectuels de parti :

« Je suis trop vieil Africain pour ne pas rêver parfois, moi aussi, d'indépendance africaine, d'États-Unis d'Afrique, mais ce que je voudrais éviter à une race que j'aime, ce sont les nouvelles Allemagnes africaines et les nouveaux Napoléon noirs, les nouveaux Mussolini de l'islam, les nouveaux Hitler d'un racisme à rebours. Or, ces notes-là, mon oreille expérimentée les avait reconnues sans peine dans le langage des tam-tams ».

Saint-Denis, Morel ou encore Peer Qvist, l'écologiste naturien en lutte contre ses pairs scientifiques, ne veulent en définitive qu'une chose : préserver les noirs de l'infection matérialiste occidentale, les empêcher de suivre à *l'aveugle* la voie de l'industrialisme, en les exhortant à chérir *certaines* de leurs traditions tribales et de leurs croyances.

Saint-Denis : « la pénicilline et le D.D.T [*sic*], c'était aussi loin que j'étais disposé à aller sur la voie des concessions et je vous jure qu'il n'est pas encore né, celui qui obtiendrait de moi davantage » ;

Peer Qvist, défiant Waïtiri à propos du devenir de l'Afrique post-coloniale : « Vous allez être un de ses plus cruels colonisateurs - un de ceux qui lui sont le plus étrangers - la couleur de peau n'y fait rien. »

À travers ces révoltés, Gary épingle les perversions de ceux qui, mus par leur appétit de puissance, disposent des peuples au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Si ces héros nous touchent, c'est qu'ils défendent d'un même mouvement la nature, l'espèce humaine et la liberté, quand tout conspire à les anéantir. Tous, Morel au premier chef, sont des *esperados*, ces êtres cernés par l'ignominie qui s'arrachent à la quiétude du désespoir en défendant le peu d'humain.

Ses adversaires, qu'ils soient colons ou anticoloniaux, veulent les usines, le rendement, le progrès. Lui conserve sa conscience historique : il vient de ce même progrès devenu catastrophe. Dès lors, on ne saurait « aller de l'avant » sans s'attacher au pied un boulet aussi lourd qu'un éléphant. Qu'est-ce donc qu'un *esperado* ? Une figure de la force insurgée ? Ou de la faiblesse qui résiste ?

Au-delà du combat pour la nature, il s'agit de témoigner d'une « tendresse généreuse envers tout ce qui souffre, subit et meurt, à commencer par nous-mêmes ».

À l'inverse, pour tous les Waïtiri du monde, bateleurs de l'émancipation et de l'organisation des masses, les Morel, Peer Qvist, Forsythe, Saint-Denis, Minna, seront toujours des arriérés, les vestiges d'une civilisation bourgeoise décrépite. De nos jours leur obédience a changé, moins marxiste-léniniste, plus « déconstructionniste », mais leur structure mentale et leurs visées restent les mêmes, plus d'un demi-siècle après que Gary en eût opéré la dissection au scalpel.

Avec les *Racines du ciel*, l'écrivain se targue d'avoir introduit l'inquiétude écologiste dans la littérature française. Il dit sa surprise dans la préface du roman, lors d'un dîner de 1956 à la table du journaliste Pierre Lazareff (*France-Soir*, *France-Dimanche*). Entouré d'une vingtaine de personnalités du tout-Paris, il s'aperçoit que seulement quatre d'entre elles connaissent le sens du mot « écologie ». On pourrait disputer le caractère pionnier de son roman pour l'idée écologiste en France (voyez Genevoix, voyez Barjavel), toujours est-il que Gary redevient le grand écrivain national qu'il était en 1945. Désormais consul général de France aux États-Unis, il arrive à Hollywood en cette même année 1956, où il demeure jusqu'en 1960.

En disponibilité du Quai d'Orsay à partir de cette date, il accomplit des tâches de grand reporter pour le magazine *Life*, devient scénariste pour Hollywood, tourne deux films, *Les oiseaux vont mourir au Pérou* (plutôt reconnu par la critique) et *Kill* (moins bien reçu). Il se partage entre les États-Unis et une résidence à Majorque. Surtout, en 1959, à Los Angeles, il tombe en pâmoison devant une jeune américaine d'ascendance suédoise. Jean Seberg, vingt-et-un ans, figure de la Nouvelle Vague, vient de tourner dans *Bonjour tristesse* d'Otto Preminger, avant de donner la réplique à Belmondo dans *À bout de souffle*, de Godard, en 1960. Elle est mariée à un producteur et réalisateur français, François Moreuil. Gary, quant à lui, est marié depuis 1945 avec la femme de lettres britannique Lesley Blanch, de dix ans son aînée. La liaison de Gary et de Seberg, épiée par les paparazzis, c'est en Corse et en secret que les amants s'épousent en 1963.

Avec Jean Seberg, l'écrivain épouse aussi le *showbiz*, sa mise en spectacle de tout, ses élans lacrymaux, ses causes humanitaires. L'Amérique est secouée par les conflits raciaux et les différentes factions du mouvement pour les droits civiques. Jean Seberg fait partie de ces stars qui se veulent rebelles, se montrant d'autant plus sensible aux positions extrêmes (et non *radicales*) qu'elle reste, en dépit de tous ses vœux d'authenticité, une vedette sur pellicule se piquant de politique : une image d'activiste. (Cf. Lire Tom Woolf sur le « radical chic » et *Le gauchisme de Park avenue*)

À la fin des années 1960, elle soutient ainsi Allen Donaldson, a.k.a Hakim Jamal (1931-1973), cousin de Malcom X, formé aux enseignements de la *Nation of Islam* et organisateur du groupe d'unité afro-américaine *US*. Il y a « nous » et « eux ». En dépit de son abnégation, une Jean Seberg peut tout au plus aspirer à faire partie de la fraction exploitable des « eux ». Volée et battue par son amant noir, elle laisse Gary désesparé devant sa personnalité impossible à suivre, à aider, à changer. Autant que cette Amérique qui réduit les noirs à l'état d'émeutiers de la société de consommation.

Le roman *Chien blanc*, achevé en 1969 et publié en 1970, revient sur ces années aux côtés de Seberg dans son combat pour la justice raciale. Gary a délaissé les éléphants pour s'intéresser au meilleur ami de l'homme. Mais, en l'occurrence, ce doux berger allemand qui échoue à sa porte se révèle surtout l'ami des blancs. Chien policier dressé à haïr les noirs, il incarne une société qui dresse blancs et noirs à se tenir mutuellement en respect, les uns comme les autres conditionnés par le spectacle de la consommation : les premiers l'organisent et en profitent tandis que les autres crèvent d'y participer. Si « chien blanc » a été dressé dans un sens, Gary considère qu'il peut l'être dans l'autre sens. Il s'y attache et renâcle à s'en débarrasser, alors qu'après avoir écharpé le gardien noir de son refuge, tout porte à croire que l'animal est irrécupérable. L'écrivain prend du champ, comme il l'avait fait dans les *Racines du ciel*, pour poser quelques questions : comment s'inscrit-on dans une histoire ? Comment s'extrait-on du poids des traditions ? Comment le ressentiment prend-il possession de l'individu discriminé ?

Forcé par le milieu qu'il fréquente de réfléchir au lien entre l'idéologie et le règne de l'apparence, Gary fait le constat de la distance entre les discoureurs et ceux qu'ils prétendent représenter. Sa causticité provoque souvent un grand rire, tant l'écrivain s'entend à manier le fouet de l'humour, le recours de ceux qui se refusent la facilité du désespoir. On est presque peiné de la bêtise d'un Marlon Brando, déclamant ses rodomontades antiracistes devant un parterre de notables hollywoodiens. Mais Gary n'épargne personne non plus dans le personnel officiel des activistes afro-américains. Noir ou blanc, un salaud reste un salaud. *Chien blanc* offre ainsi un aperçu des replis de la psychologie militante. Quel transfert de ses propres fragilités s'accomplit dans l'adoption totale d'une cause et l'obstination à servir la machine militante ? « Ceux qui se sentent individuellement aliénés échappent au diagnostic psychiatrique en s'identifiant à une communauté humaine en situation réelle, sociale, et non uniquement psychique, d'aliénation ». Observateur désolé des réunions présidées par sa femme et de ses amis « compagnons de route » de l'émancipation des noirs américains, Gary ne parie pas sur les bons sentiments, mais sur l'intelligence. Pari perdu lorsque le problème social résulte d'une conspiration générale de la bêtise. L'ennemi commun aux blancs comme aux noirs, mais face auxquels ils ne disposent pas des mêmes armes, c'est bien cette société de consommation/provocation ainsi décrite :

« Une société qui laisse une marge entre les richesses dont elle dispose et qu'elle exalte par le *strip-tease* publicitaire, par l'exhibitionnisme du train de vie, par la sommation à acheter et la psychose de la possession, et les moyens qu'elle donne aux masses intérieures ou extérieures de satisfaire non seulement les besoins artificiellement créés, mais encore et surtout les besoins les plus élémentaires ».

Marcuse est peut-être passé par là, mais l'originalité de Gary consiste à articuler cette définition aux manifestations de sécession noires qui demeurent intégrées à ce qu'elles prétendent contester. Ainsi du « mythe » viril noir, endossé par les leaders afro-américains, comme ultime affirmation de leur puissance dans une « machine technologique » où chacun se sent de plus en plus comme un « jeton inséré dans la fente, manipulé par des circuits préétablis et éjecté à l'autre bout sous forme de retraité et de cadavre ».

Les attentats en retour, brèches espérées dans un monde clos, ne faisant que conforter l'ordre établi. L'impuissance réelle nourrit à son tour le fantasme de toute-puissance, carburant du spectacle. Telle est l'Amérique selon Gary. Notre normalité désormais, entre contrôle pornographique des pulsions et rivalité mimétique des identités blessées :

« Désorienté et impuissant à s'affirmer, simple jeton introduit dans les circuits de distribution de la machine sociale qui en fait un objet produit par un dressage utilitaire, formé par la machine pour la machine, l'homme des passages cloutés et de la bureaucratie de vivre ne voit plus d'autre possibilité d'affirmer sa " puissance " que l'érection (...) La " proclamation phallique " est un signe de désarroi, d'anxiété et d'incertitude. »

Vers la fin du roman, Gary narre son mai 68. Vêtu d'un jean et d'un blouson, il est tout d'abord molesté par un policier, ignorant qu'il vient d'abattre sa matraque sur l'écrivain décoré « Gary de Kacew ». Désireux de jouer avec les apparences, et peut-être de provoquer le conformisme de l'univers *contestataire*, il rentre chez lui revêtir une tenue de grand bourgeois, et se présente ainsi accoutré face aux CRS, qui prennent cette fois soin de lui. Les ouvriers en revanche l'entourent et l'insultent. Il le leur rend bien. Vient alors une mère, symbole de toutes les révolutions perdues, qui adjure ce monsieur tiré à quatre épingles, « Monsieur Romain Gary » et ses amis, de lever des fonds pour soutenir les grévistes de chez Renault, lâchés par le Parti communiste qui a sonné la fin de la grève générale. Hommage de Gary en forme de morale à *Chien blanc* : la dame a regardé « au-delà des signes ». Elle a fait triompher la *common decency*, cette compréhension humaine qui perce le mur de l'idéologie. C'est l'un des aspects les plus rafraîchissants de la lecture de Gary : son refus

constant de « céder à l'escalade moderne de la désensibilisation », et le corrélat de ce refus : « tous les déferlements démographiques, qu'ils soient de gauche ou de droite, me sont odieux. Je suis un minoritaire-né ».

En 1970, Gary et Seberg divorcent. Une passion prend fin, non sans panache, sachant que Gary, au courant d'une liaison de sa femme avec Clint Eastwood sur le tournage du film musical *La kermesse de l'Ouest* (1969), était allé provoquer l'acteur en duel. Il paraît que l'homme des hautes plaines se défila. Pendant que Seberg, traquée par le FBI, malmenée par les activistes afro-américains, accouchant d'une petite fille supposée noire, morte deux jours après sa naissance, s'enfonce dans la folie médicamenteuse, jusqu'à son suicide en 1979, Gary fait des aventures de la puissance et de l'inadaptation sociale le centre de sa création romanesque.

Il faut mentionner ici *Gros-Câlin*, publié en 1974 sous le pseudonyme d'Émile Ajar, qui dévoile une autre figure de son bestiaire. M. Cousin, un statisticien gris, trouve refuge dans l'étreinte d'un python qu'il élève chez lui. Gros-Câlin lui donne l'occasion de s'occuper pleinement d'un être vivant. Il semble ainsi le guérir, au moins provisoirement, de son aliénation sociale, entre les services que lui vendent les prostituées et sa tendresse visqueuse. Errant à Paris entre son bureau et les solitudes de masse du métro, l'anti-héros mesure combien ses congénères — et lui-même au premier chef — manquent de bras pour les serrer. Dans la société technocratique, la froideur l'emporte sur tout, l'énergie vitale est en déplétion.

Avec *Charge d'âme*, publié en 1977, Gary fait une incursion dans la science-fiction en brochant autour d'une idée semblable. Cette fois, le protagoniste, Marc Mathieu, toujours membre de la technostructure, est physicien. Pour faire face au défaut d'énergie, autrement dit à l'épuisement des ressources, il invente un « carburant avancé » consistant à capturer l'âme des humains morts pour la recycler. Mais de ces âmes mortes (hommage, sans doute, du russe Kacew à son ancêtre littéraire Gogol, également maître de l'humour grinçant), il ne résulte que catastrophe et déshumanisation. Dépouillé de son invention par les États qui se livrent à la course à l'innovation, Mathieu se réfugie en Albanie, y construit une nouvelle machine maléfique puis, effaré devant les conséquences de ses actes, meurt lamentablement avec sa compagne.

Mais le thème de la fascination destructrice de l'homme pour la puissance trouve son apogée dans le roman de 1975, inspiré par une inscription vue sur les lignes du métro parisien, intitulé *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*. Jacques Rainier, cinquante-neuf ans, patron d'une entreprise de papeterie menacée par un rival, reçoit un appel d'une vieille connaissance, Jim Dooley, un milliardaire américain conquérant. Ce dernier, homme à femmes du genre à figurer dans les classements Forbes et les gazettes *people*, se confesse : rien ne va plus, au plus intime de l'alcôve. Priape, la plupart du temps, n'est plus qu'un souvenir, les performances sont en dents de scie. Les médecins, quant à eux, sont formels : l'énergie élémentaire se dissipe peu à peu, l'entropie croît, le spectre de l'impuissance menace. Pour qui se trouve contaminé par le virus de la virilité, la fréquence accrue des échecs s'avère insupportable, pour le business comme pour le sexe. Il y a quelque temps encore, on érigeait des empires industriels ; on écrasait la concurrence ; désormais, ça bande mou.

Jacques Rainier, en couple avec une jeune brésilienne de trente-cinq ans de moins que lui, se met alors à s'analyser sous toutes les coutures. Sa confiance s'effrite. Dans un récit bourré d'humour et dans un langage cru, Gary décrit les multiples techniques, sportives ou fantasmagiques — se rêver en étalon ibérique adepte des étreintes brutales — par lesquelles son personnage tente de retarder le déclin. L'humour le cède au tragique. Le mensonge s'installe entre les amants, leurs attentes respectives deviennent floues : fait-elle semblant d'être satisfaite ? A-t-elle toujours feint ? Joue-t-elle, afin de rendre confiance à l'homme en plein doute, le vieux rôle ancillaire de la femme, soumission d'autant plus dégoûtante ? De déroutes en séances médicales, Jacques Rainier finit par lutter contre l'image qu'il se fait de lui-même. L'un des deux doit mourir : le puissant entrepreneur ou le faible humain trahi par son corps. Assailli de pensées suicidaires, secondé désormais par son fils plein de vigueur, le protagoniste saisit cette vérité : au XX<sup>e</sup> siècle, avec ses deux guerres

mondiales, son (dés)équilibre nucléaire et l'avènement de la société de consommation/provocation, l'Occident s'est obsédé de virilité, mais cette obsession même est « un signe infaillible de dévirilisation ». Par contraste, Gary, tel Aragon, le « fou d'Elsa », se fait le chantre des vertus féminines et de la faiblesse, célébrant l'idéal de fraternité au sein du couple, en lieu et place de la possession d'un côté, de la séduction intéressée de l'autre. Une nouvelle façon, en somme, de percer les apparences pour déraciner la volonté de puissance.

Mais « il n'y a pas d'amour heureux ». Ce livre est un faire-part de deuil. Jean Seberg, en proie à un syndrome maniaco-dépressif, se suicide en 1979. Dans la note laissée avant de se donner la mort l'année suivante, Gary assure que son acte est sans lien avec celui de son ex-femme. De nouveau en couple avec une jeune danseuse et mannequin, Leïla Chellabi, revêtu d'un nouveau masque, peut-être n'a-t-il pas supporté, à son tour, l'image d'un Gary déclinant. Il meurt en 1980 avec un dernier roman poignant, *Les Cerfs-volants*, une histoire de fraternité et d'amour fou durant la Seconde Guerre mondiale, dans les réseaux de la Résistance, où les cerfs-volants symbolisent ce que l'humain peut de meilleur dans les situations-limites. Le milieu des lettres s'émouvra pour sa part de la révélation posthume de l'identité d'Émile Ajar, et de la mystification Pavlowitch.

Résumons. Dissimulé en partie derrière ses histoires et ses personnages, Romain Gary est un spécimen exemplaire de nos naturiens, liés par le fil commun de la liberté d'esprit. À le lire, à rire avec lui, bien des baudruches « théoriques » (« émancipatrices »), crèvent en laissant fuir leur air pincé. Voilà un antifasciste, un vrai, combattant politique et militaire contre le fascisme, le vrai ; qui a sans cesse uni en une même défense nature et liberté humaine. Au temps pour la menace « éco-fasciste » que des faussaires du milieu « écolo » s'efforcent d'agiter, pour en expulser les naturiens<sup>6</sup>. Voilà encore un aviateur célébrant sa mère, qui a décelé sous la virilité exacerbée l'expression de l'impuissance, au point d'en faire un trait central d'une société industrielle à la dérive : son incapacité à accepter la faillibilité humaine, sans cesse compensée par un déluge de moyens et de machines. Mais il n'existait pas encore, à son époque, de label militant ni de niche éditoriale pour en faire un « éco-féministe ».

Une image récente nous y incitait : « écologistes vs technologistes, sachons les distinguer<sup>7</sup>. » Outre un bonheur de lecture, on trouvera chez Gary tout ce qu'il faut pour faire le tri. Reste à s'y mettre, comme l'auteur de *La promesse de l'aube* rêvassant, après Miller, avant Kerouac, sur la grève hantée de Big Sur :

« Je m'étends au soleil sur le sable de Big Sur et je sens dans tout mon corps la jeunesse et le courage de tous ceux qui viendront après moi et je les attends avec confiance, en regardant les phoques et les baleines qui passent par centaines, en cette saison, avec leurs jets d'eau, et j'écoute l'Océan ; je ferme les yeux, je souris et je sais que nous sommes tous là, prêts à recommencer ».

**Renaud Garcia**  
Printemps 2023

### Lectures :

- *La promesse de l'aube*, Folio.
- *Les racines du ciel*, Folio.
- *Chien blanc*, Folio.
- *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, Folio.

---

<sup>6</sup> Cf. Antoine Dubiau, *Écofascismes*, Grevis, 2022 ; Pierre Madelin, *La tentation éco-fasciste. Écologie et extrême-droite*, Écosociété, 2023.

<sup>7</sup> Cf. [https://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id\\_article=1775](https://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1775)

- Et plus généralement les deux tomes des romans et récits dans la Bibliothèque de la Pléiade, 2019.